

Révolte et vengeance des souffre-douleur dans le roman concentrationnaire

Par : Séverin NGAKOSSO

Introduction

Pour valoriser leur identité et éviter leur génocide lors du règne nazi, spécifiquement durant la Shoah, force personnages juifs font de l'insurrection et des représailles de véritables armes, ordinairement au prix du sang. Ils voient dans le conflit mieux dans le combat leur ultime bouclier, leur unique bouée de sauvetage. En d'autres termes, d'opprimés, ils deviennent véhémentement oppresseurs. Pour ces Juifs, comme le prône *Sable lourd*, il est inadmissible « de pardonner aux nazis. Tout se pardonne, mais ceux qui ont versé le sang des Juifs innocents ne seront jamais pardonnés. »¹

Causer du tort à de tels homicides et ne jamais les gracier, telle est également la pensée d'un patriarche dans *Les Démon de la cour de Rohan* :

On ne peut pas pardonner à ceux qui sont responsables de tant de morts innocents, de milliers de déportations, de tortures, d'étranglements, de dépeçages, de supplices, de scorbut, d'immolations (...) de Juifs sur l'autel de l'Ordre Nouveau et de la Race.²

Malkiel Rosenbaum dans *L'Oublié* certifie que, parce que les Juifs tiennent en haute estime le caractère sacré du devoir de mémoire – contrairement aux us et coutumes de certaines civilisations, la rancœur et la répartie sont de nobles moyens d'exprimer et de légitimer leur honneur :

La nature humaine veut que l'homme oublie ce qui lui fait mal, non ? Pour les Anciens, l'oubli n'était-il pas un don des dieux ? Sans lui, la vie serait insupportable, non ? Oui, mais le Juif vit selon d'autres règles. Pour lui, rien n'est plus important que la mémoire. C'est par la mémoire qu'il est lié à ses origines. C'est par elle qu'il se rattache à Abraham, à Moïse (...) Qu'il la renie

¹ Anatoli Rybakov, *Sable lourd*, Arthème Fayard, Paris, 1988, p. 364.

² René-Victor Pilhes, *Les Démon de la cour de Rohan*, Albin Michel, Paris, 1987, p. 277.

et il aura renié son droit à l'honneur. Nous tenons donc à garder constamment nos plaies ouvertes.³

Logiquement, les révoltes individuelles comme collectives sont des prodromes de la vengeance. C'est-à-dire que dans le roman dit des camps, les soulèvements des Juifs contre les antisémites apparaissent comme des procédés théoriques ou spéculatifs qui sont des signes avant-coureurs des actes tragiques ou sanguinaires qu'ils vont poser par la suite.

I- La révolte

Pour que les nazis aient peur ou une certaine réticence de les arrêter puis de les déporter ou incarcérer, il est des personnages juifs qui s'arment de courage en ne les craignant point. Ils sortent avec impétuosité de leur torpeur résignée de victimes, redressent leur tête, prennent leur survie en mains en menaçant verbalement leurs bourreaux. Ils intimident les hitlériens pour leur montrer que tous les Juifs ne sont pas leur proie facile à l'instar d'un troupeau destiné à l'abattage. Quelquefois, ces derniers en arrivent à la rétractation de leurs ambitions hideuses pour la liesse d'éventuels prisonniers. Des épisodes de ce genre abondent dans *Le Démon de l'oubli*.

Dans ce roman de Michel del Castillo, les arrestations, les persécutions et les bannissements sont de plus en plus mal supportés par les Juifs. En revanche, un beau jour, une femme n'en pouvait plus. Pour un incident insignifiant alors qu'elle en avait enduré dix fois pire, parce qu'elle prenait subitement conscience d'une injustice naguère et journellement rencontrée, c'était l'explosion d'un refus catégorique quand vint son tour de la subir. Un personnage clarifie à propos de cette héroïne :

Malou, une Juive, refusait de s'incliner devant le diktat des Allemands, elle rougirait de prendre la fuite, (...) elle jugeait indigne la fuite éperdue. Elle semblait avoir pris une résolution inébranlable : elle ne bougerait pas. Elle ferait face. Elle ressentait les S.S. comme autant de blessures. Elle souhaitait leur montrer qu'un Juif pouvait être, autant qu'un autre, capable du plus tranquille des courages.⁴

Héroïque, elle arbore avec maestria son étoile jaune devant les nazis et prend le risque de loger de nombreux Juifs. La page 228 du roman de ce rescapé in extremis de la Shoah précise à son sujet qu'« elle recevait, accueillait, aidait une foule de Juifs (...), leur distribuait des vivres, des vêtements, de l'argent (...) Elle avait roulé les tapis du

³ Élie Wiesel, *L'Oublié*, Le Seuil, Paris, 1989, p. 89.

⁴ Michel del Castillo, *Le Démon de l'oubli*, Le Seuil, Paris, 1987, pp. 175, 177.

salon pour installer des matelas sur le parquet. Des dizaines de pauvres hères dormaient là. »⁵

Fait sans précédent, même devant une troupe d'officiers SS venue pour faire incarcérer les Juifs qu'elle cache dans son salon, cette héroïne refuse de courber l'échine et admet ipso facto être arrêtée à leur place. Le narrateur rapporte le débat impétueux entre un responsable nazi et elle, après que celui-là lui demande de faire partir tous les Juifs se trouvant sous sa protection :

- Ils ne partiront pas, déclara-t-elle d'une voix ferme.
- Je crois, madame, qu'il vaudrait mieux, pour nous tous, que vous ne vous opposiez pas à la loi (...) Le mandat d'arrêt porte, madame, la signature d'un magistrat français ...
- Français ? Vous considérez comme Français quelqu'un qui ordonne l'arrestation d'innocents, enfants compris ?
- Votre nom ne figure pas sur le mandat d'arrêt, comme vous pouvez le vérifier.
- C'est dommage pour vous, commissaire. Un jour, vous regretterez de n'avoir pas réfléchi.⁶

Loin de lâcher prise et contre le vœu de son époux Pierre-Alain, « toute la journée, elle s'était débattue, injuriant les policiers, refusant d'être séparée des réfugiés. »⁷

Devant le spectacle révoltant des victimes juives qui vivent quotidiennement dans l'effroi de la déportation et de l'extermination, Malou refuse véhémentement de posséder de faux papiers et assume ipso facto ses origines juives. Témoin cette conversation entre un voisin et elle en octobre 1940 à Paris dont la violence insolite des images, la familiarité et même la grossièreté des propos la rapprochent de Jeanne d'Arc, quoiqu'elle le conteste :

- Malou, tes [faux] papiers sont parfaitement en règle.
- Ils ne le sont pas puisque je suis juive. Voudrais-tu m'empêcher d'être ce que je suis ?
- Mais que cherches-tu, à la fin ? Tu veux te faire embarquer, c'est ça ?
- Si je dois être arrêtée, comme tu dis, je le serai.

⁵ Ibidem, p. 228.

⁶ Ibidem, pp. 230-231.

⁷ Ibidem, p. 233.

- Tu veux jouer les Jeanne d'Arc, c'est ça ? Tu prends la pose de l'héroïsme ? Tu tiens à me montrer que je ne suis, moi, qu'un lâche, un minable ?

- Jeanne d'Arc n'était pas juive.

Je veux montrer, oui, à ceux qui veulent nous faire honte que je ne les crains pas (...)

Elle refusa avec sécheresse de quitter Paris pour la zone libre (...) ⁸

Parce qu'elle s'obstine à ne pas quitter Paris pour la zone libre par révolte contre l'hitlérisme, elle se fait rudement immobiliser et apostropher par un commissaire de police vichyssois. Cependant, elle ne le craint pas. Elle lui tient tête jusqu'à ce qu'il se désiste tout étonné et fourbu. Leur tête-à-tête illustre parfaitement que sans avoir eu recours à la révolte, Malou aurait fini sa vie dans l'un des camps nazis :

- Je serais désolé, madame, de devoir recourir à la force (...) Est-ce cela que vous voulez, madame ?

- C'est bon, fit Malou...

(...) Dois-je vraiment recourir à la violence ? questionna enfin le commissaire. Est-ce cela que vous voulez, madame ?

-Pas de quoi (...), je suis juive. Le commissaire émit un soupir. Il paraissait visiblement ennuyé en la considérant avec une expression de lassitude (...), soupira à nouveau : c'est une femme courageuse, opina le commissaire, il y a des choses qu'on aimerait mieux ne pas faire, ajouta-t-il pensivement (...) coiffa son chapeau, s'esquiva. ⁹

Dans le corpus, l'exemple de Malou est le plus sublime acte de révolte. D'un autre côté, certains personnages sont sauvés pour avoir agi comme elle. C'est le cas d'une ménagère juive, Hortense, dans *Horsita*. En effet, pour avoir enfin maîtrisé les techniques illicites de son père collabo, elle l'intimide courageusement et le morigène pour qu'il ne la dénonce pas à la Gestapo :

Cher Papa,

Tu t'es donc engagé dans la Waffen SS, tu t'es engagé du côté de l'Allemagne (...) Papa, comme le dit un bon Allemand, Bertolt Brecht, "c'est lorsque l'on a pardonné à ses parents que l'on commence à grandir". Est-ce que je te pardonne ? La question est fausse et mal posée. Te pardonner quoi et comment ? ¹⁰

⁸ Ibidem, p. 277.

⁹ Ibidem, pp. 231, 232.

¹⁰ Lorette Nobécourt, *Horsita*, Grasset et Fasquelle, Paris, 1999, pp. 165, 166.

Le même roman met en exergue la révolte de son héroïne – "Horsita", subtilité ayant permis à l'antisémite venu l'arrêter de rebrousser chemin avec appréhension :

Je pense à toutes ces jeunes filles juives violées pendant cette guerre. Est-ce que tu as songé à toutes ces femmes ? Et comprendras-tu, est-ce que tu peux comprendre cela ? (...) Et les cadavres de six millions de Juifs ? [ça ne vous suffit pas ?]¹¹

Les Démons de la cour de Rohan mentionne la révolte de Bloch qui décide de ne pas se faire arrêter puis emprisonner par les SS en proférant les menaces ci-après à l'un de leurs complices, Abbès :

Et maintenant, tu attends quoi de moi ? Mon père a vu disparaître sa sœur, son petit frère, sa mère et un cousin sur le quai du camp d'Auschwitz, il ne les a jamais revus, lui, il a été sélectionné par les médecins SS pour le travail forcé, les autres, ils sont partis en fumée. Que veux-tu de moi ? Que j'approuve qu'on tue [tous les] Juifs, comme ça, au hasard, à la mitraillette quand on nous a déjà tant massacrés... ?¹²

Devant une telle fermeté, le nazi Abbès demeure taciturne et poltron. Sa couardise devant la colère envenimée de rébellion de Bloch ne va pas sans rappeler la lâcheté d'un émissaire SS travaillant sous la direction de "l'ange de la mort" qui reste pensif et morose devant les menaces d'un géant juif qui déclare avoir pour seul et grand adversaire, non l'envoyé se trouvant en face de lui, mais son cruel maître. Cet extrait du *Cinquième fils* d'Élie Wiesel reprend in extenso les propos de ce Juif hardi :

Le seul être pour qui je nourris une colère réelle, peut-être une forme de haine, c'est l'Ange. Les autres ne comptent pas. Lui seul m'obsède. Je veux le haïr, je le hais pour avoir tué et pour avoir échappé à la mort. De tout mon être, j'exige de ma haine qu'elle grandisse de jour en jour, de souvenir en souvenir, de page en page. C'est parce que je ne peux haïr personne que je tiens à le haïr, lui. C'est parce que je suis contre la violence que je souhaite (...) son agonie à lui. C'est parce que je ne peux blesser personne que je veux l'imaginer, le savoir mort pour enfin savourer le goût de la vengeance.¹³

A travers tout ce qui précède, il est évident que pendant la Shoah, certains personnages juifs ont la vie sauve grâce à l'utilisation ingénieuse de leur langue. Quoique parfois effrayés, ils font reculer leurs oppresseurs en leur proférant des déclarations menaçantes et, ironie du sort, ceux-ci obéissent en fin de compte.

En revanche, dans le roman français, certains Juifs plus audacieux vont au-delà de la simple révolte. Relativement à de rarissimes circonstances favorables et

¹¹ Ibidem, pp. 53, 54.

¹² René-Victor Pilhes, *Les Démons de la cour de Rohan*, op. cit., p.183.

¹³ Élie Wiesel, *Le Cinquième Fils*, Grasset et Fasquelle, Paris, 1983, p.203.

vraisemblablement par la force des choses, ils se dressent contre les antisémites au point de verser leur sang. En clair, à la révolte théorique, quelques Juifs adjoignent la vengeance afin de montrer qu'ils sont également aptes à vaincre et à tuer leurs habituels tortionnaires.

II- La vengeance

Le thème de la vengeance comme expression du conflit social est l'un des plus marquants du roman concentrationnaire. L'esprit de colère vengeresse est le dénominateur commun d'innombrables personnages juifs. Beaucoup de Juifs courageux vivent journellement avec le ressentiment tenace des nazis et rêvent de leur mettre les bâtons dans les roues quand ils en auront l'opportunité. Souvent, ils commencent clandestinement à structurer les forces révolutionnaires. Et, il suffirait d'un incident ou d'une rencontre avec un ou des antisémites pour réaliser toutes leurs potentialités. Les hitlériens de leur côté le savent bien, selon cette révélation d'un personnage des *Bienveillantes* :

Ils savaient que les Juifs les plus forts, les plus costauds, les plus rusés, les plus malins échapperaient à toutes les sélections et seraient les plus difficiles à détruire et ce seraient précisément eux qui formeraient le réservoir vital à partir duquel le Judaïsme pourrait se reconstituer.¹⁴

C'est ainsi qu'aux dires d'un patriarche interné à Auschwitz dans *Les Démons de la cour de Rohan*, « dans l'ombre de l'holocauste, dissimulée, protégée, se développe et s'étend la formidable contre-offensive des Juifs. »¹⁵ Cette contre-offensive « est lancée contre les hitlériens, ces individus d'une langue qui paraît menaçante, mortelle »¹⁶ ; selon le héros de *La Souris Verte*.

Le souhait de chaque Juif vivant à l'ère de la Shoah transparaît dans *Voir ci-dessous : Amour* par le truchement de la pensée suivante d'un rabbin exprimée spécifiquement en yiddish, sans doute pour marquer son attachement indéfectible à ses origines. Il s'adresse à Hitler et par extension à ses suppôts :

"Klog zol im trefn !" ["Que le malheur le frappe !", "malheur à lui !", "malédiction !"]¹⁷

¹⁴ Jonathan Littell, *Les Bienveillantes*, Gallimard, Paris, 2006, p. 714.

¹⁵ René-Victor Pilhes, *Les Démons de la cour de Rohan*, op. cit., p. 102.

¹⁶ Robert Sabatier, *La Souris verte*, Albin Michel, Paris, 1990, p. 231.

¹⁷ David Grossman, *Voir ci-dessous : Amour*, Le Seuil, Paris, 1991, p. 494.

Quant à l'examen de la vengeance des Juifs contre les antisémites au cours de la Shoah, le corpus fait ressortir trois phases différentes : la vengeance hors des camps, dans les camps et après les camps.

II-1- La vengeance hors des camps

La revanche des Juifs en dehors des lieux d'internement est monnaie courante pendant la Shoah. Le corpus fourmille d'exemples à ce sujet. De façon générale, les Juifs qui échappent à la déportation ou à l'incarcération s'engagent à montrer leur hostilité envers l'ensemble des antisémites. Quelquefois, ils sont bien informés sur tous les homicides de leurs frères dans les camps – surtout les responsables S.S. – et le cas échéant les espionnent ou leur tendent des embuscades hors de ces lieux de mort.

Cet aspect des choses trouve son champ fertile dans *Adieu Volodia*. Simone Signoret évoque un jeune juif grandement meurtri par les souffrances et les massacres des siens dans quelques camps nazis ukrainiens innommés. Il quitte la France pour l'Ukraine dans le dessein de les venger. Arrivé sur place, il s'informe avec délicatesse sur les lieux fréquentés par le bourreau. Convaincu de pouvoir l'abattre bien plus tard, il écrit ainsi à son épouse restée en France :

Ma chère femme, je vais faire mon devoir et venger mon pauvre [peuple] qui a été massacré, violé, spolié, opprimé par milliers. C'est Simon Petlioura qui en est responsable. Je te prie de rester tranquille, et je prends toutes les responsabilités de mon acte de vengeance. Adieu. Samuel.¹⁸

Quelque temps auparavant, ce personnage élucide comment il en est parvenu à assassiner ce leader politique antijuif devant une foule venue pour l'écouter. Pour des raisons de clarté, il est important de préciser qu'*Adieu Volodia* se fonde essentiellement sur les analepses et les prolepses :

J'entendis longuement raconter les massacres des juifs qui se commettaient dans l'Ukraine (...), par Simon Petlioura. Il devait par la suite continuer à poursuivre, en Pologne et en Tchécoslovaquie la race juive de sa haine. A partir de ce moment, je résolus de venger mes frères en tuant cet homme. Il y a une quinzaine de jours, je rencontrai enfin mon ennemi. Il sortait de son restaurant, accompagné d'une femme et fillette. Je ne voulus point tirer sur lui à ce moment de peur de blesser l'une ou l'autre. Aujourd'hui, je me suis rattrapé. Je ne l'ai pas raté, tant mieux !¹⁹

¹⁸ Simone Signoret, *Adieu Volodia*, Fayard, Paris, 1985, p. 502.

¹⁹ Ibidem, pp. 500, 501.

La tuerie des nazis par les Juifs en dehors des camps est aussi perceptible dans *Simon et l'enfant*. Le personnage principal de Joseph Joffo rêve de mettre à mort les hitlériens qu'il rencontrerait. C'est ce qu'illustre la conversation ci-dessous entre sa cousine Magda et lui (Simon) :

«-[Simon] : Je ne peux pas voir un Allemand sans avoir envie de l'étrangler. Il faut que je me batte. Je veux me battre.

-[Magda] : Contre qui ? Contre la Wehrmacht ? Les S.S. ? La Gestapo ? La Kriegsmarine ?

-Je veux les tuer.

-Avec quoi ?

-Je ne sais pas. Que j'en descende au moins un. Un seul.²⁰

Tout compte fait, pas plus tard que quelques mois, il assouvit sa soif de vengeance lorsqu'il intercepte un train en partance pour Auschwitz rempli de détenus juifs en voie d'être liquidés. Un témoin de ce carnage raconte :

Simon le voulait, son Allemand, il l'a et le tue (...) et enflamme deux autres comme des torches : " Il faut tuer, disait-il. C'est la loi."²¹

Le Voleur de hasards évoque un fait de ce genre qui concerne deux Juifs qui massacrent les hitlériens après s'être « déguisés en officiers allemands, avoir fait l'effraction d'un wagon rempli d'or en gare de Pontarlier et détourné le butin sur Genève. »²²

L'une des scènes les plus cruelles ayant trait à la vengeance des Juifs hors des camps est décrite dans *Les Trois frères*. Franz, un brave juif met cruellement à mort un sergent nazi qui tente de violer une bellissima juive pendant que celle-ci est en train d'assouvir un besoin fondamental :

Pendant que le sergent se penchait sur la juive, Franz tira son poignard et s'assura machinalement du bout du doigt que la lame était nue. Il la planta entre les côtes du sergent, à gauche, juste à l'endroit du cœur. Il poussa le corps au fond du cabinet de toilette et retira la lame. De la plaie s'échappa un gros bouillon de sang. Ensuite il trancha la gorge du nazi d'un coup sec comme il l'avait vu faire avec les poses dans les fermes de Prusse-Orientale (...) Franz repoussa le corps à coup de pied au fond de l'édicule afin que le sang ne se répandît pas sur le plancher. Il transporta la jeune fille dans la chambre et la déposa sur le lit, puis partit.²³

²⁰ Joseph Joffo, *Simon et l'enfant*, Jean-Claude Lattès, Paris, 1985, p. 122.

²¹ Ibidem, p. 182.

²² Jacques Lanzmann, *Le Voleur de hasards*, Jean-Claude Lattès, Paris, 1992, p. 184.

²³ René Swennen, *Les Trois frères*, Grasset et Fasquelle, Paris, 1987, p. 129.

Jean Mouraille, héros des *Années sauvages*, tue par vengeance « un officier S.S. dans la région de Clermont-Ferrand parce que peiné par la mort de sa femme et de sa fille brûlées vives en 38, dans un village proche de Madrid tombé aux mains des fascistes. »²⁴

La plus romanesque de toutes les vengeance faites par les Juifs en dehors des camps nazis se trouve dans *L'Or et la cendre*. Par le biais d'une parodie et d'une ironie admirablement dosées d'un mélange de référents situationnels et textuels, Abécassis met en relief le retour de Jésus Christ sur la terre en 1940 pour venger les Juifs opprimés par les hitlériens. Comme le laisse voir cet extrait, les divers éléments disparates compilés par la romancière s'unissent exceptionnellement avec bonheur, sans que jamais soit rompue l'unité de ton du narrateur juif animé par le vif désir de voir enfin le plus grand vengeur de sa race intervenir visiblement en faveur des siens, pour des raisons de défense, d'intégrité et de valorisation identitaire :

Cela commence ainsi. Jésus ressuscité revient au monde en 1940, et se trouve déporté parce qu'il est juif. Il est donc arrêté, mis dans un train, et envoyé dans un camp de concentration. Et là, il voit les souffrances de tout son peuple ; et il souffre également. Et il s'adresse à Dieu comme Moïse l'avait fait en voyant l'esclavage de ses frères en Égypte, et il lui demande : " Pourquoi ? Pourquoi tant de souffrances ? " (...)

A ces mots, il y a un bombardement dans le camp. C'est la panique. Beaucoup en profitent pour s'échapper. Alors Jésus remercie le Seigneur, puis il se précipite sur un soldat SS, l'assomme, revêt son uniforme et s'échappe. Lui, Jésus, se mit à parcourir villes et villages sous son uniforme SS. Soudain, il rencontre une patrouille de SS qui l'entraîne avec elle. Ensemble, ils se rendent dans un village où ils arrêtent des juifs, avant de les mener dans une forêt.

Jésus, comprenant ce qui va se passer, arme son fusil et tue les SS avant qu'ils n'assassinent ces hommes. (...) Et il dit : "J'ai tué ces [nazis] qui sont des assassins (...) et je vais continuer."²⁵

"Tuer ces nazis qui sont des assassins" : tel est davantage l'objectif de certains Juifs prisonniers des camps de concentration ou d'extermination.

II-2- La vengeance dans les camps

Au moment où de plus en plus de Juifs se voient exterminer dans les fours crématoires et les chambres à gaz, il y a une minorité d'entre eux qui arrivent à survivre dans ces mêmes camps. Que font-ils réellement pour y parvenir ? Selon le héros du *Patriarche*,

²⁴ Jean Carrière, *Les Années sauvages*, Robert Laffont, Paris, 1986, p. 254.

²⁵ Eliette Abécassis, *L'Or et la cendre*, Ramsay, Paris, 1997, pp. 276-278.

dans les prisons hitlériennes « on voit de robustes juifs qui n'hésitent pas à mordre [les nazis] quand on les a mordus. »²⁶

Loin d'être une simple conjecture, ces propos sont illustrés dans le même roman, proportionnellement à un fait survenu au camp polonais de Volkovysk :

Un mouvement juif clandestin (...) Volkovysk a abattu quelques Allemands et des collaborateurs. Ils n'étaient pas très nombreux, mais leur existence même a dû donner à plusieurs autres Juifs l'espoir de survivre (...), car ces Allemands avaient une cruauté [sans précédent].²⁷

Dans *Une Éducation polonaise*, c'est presque de la même manière que les Juifs du ghetto de Varsovie se vengent contre leurs anciens maîtres :

Depuis la mi-avril (...), c'étaient en fait les Juifs du ghetto de Varsovie qui s'étaient attaqués aux Allemands, forçant même l'unité SS qui avait été envoyée pour rétablir l'ordre à battre en retraite (...) et de nombreux SS avaient été tués.²⁸

D'aucuns Juifs pour prouver leur héroïsme optent pour la vengeance singulière. Plus surprenant, par leur bravoure, ils vont jusqu'à étrangler, voire pendre leurs adversaires nazis. Tel est le cas d'Antoine dans *Les Démon de la cour de Rohan*. En fait, dans un camp quelconque :

Antoine a vu son papa Diego s'écrouler, son corps déjà supplicié, troué de douze balles tirées par les gestapistes. Antoine songea à sa mère et à sa sœur (...) et dit au nazis : " Vous me faites mal, mon ami...Que voulez-vous ? " (...) puis il étrangla [le nazi] en le serrant plus fort (...) puis le pendit...²⁹

Si ce sbire du Führer Hitler est mort par décapitation ou par pendaison, il y a un autre du nom de Rabier, un collabo, qui se fait tuer via la fusillade. Ce dernier a toujours pourtant témoigné de la bonté envers certains Juifs au début de la Shoah en France. Néanmoins, par la suite, il leur fait grise mine et participe ad libitum à leur extermination. Pour ce faire, il rejette sa judéité et se naturalise Allemand. Son poste de travail est le camp de Drancy la Juive où il a journallement eu le malin plaisir de torturer ses anciens frères.

²⁶ Chaim Bermant, *Le Patriarche*, Balland, Paris, 1982, p. 239.

²⁷ Ibidem, p. 421.

²⁸ Louis Begley, *Une Éducation polonaise*, Bernard Grasset, Paris, 1992, p. 138.

²⁹ René-Victor Pilhes, *Les Démon de la cour de Rohan*, op. cit., pp. 364, 365.

Étant donné que le scorpion peut parfois mourir dans son propre dard, Rabier se fait rattraper par ses propres erreurs comme l'explique ici un personnage de *La Douleur* :

A onze heures du soir, à quelques jours de la Libération de Paris (...) on a trouvé un officier allemand dans le camp de Drancy, seul (...) Il a été fusillé pendant l'hiver 1944-1945 [par des Juifs].³⁰

La vengeance des Juifs contre leurs oppresseurs dans les camps est le leitmotiv de *L'Oublié*. Ce roman décrit exhaustivement la façon avec laquelle les personnages juifs transforment les hitlériens en de vulgaires proies. Il s'agit notamment d'Itzik, de David, de Malkiel et d'Elhanan Rosenbaum. A commencer par Itzik, un jour il s'en prend sans peur à une horde de sommités SS au sein d'un camp polonais, « il tire sur eux, tire en hurlant, tire en riant, se proclame heureux, heureux de venger l'honneur juif, heureux de démontrer que l'ennemi des Juifs n'est pas Dieu, qu'il est vulnérable, qu'il est mortel. »³¹

La vengeance d'Itzik n'est pas sans fondement. Elle prend ses racines à partir du moment où il a assisté avec crève-cœur à la mort ignoble de ses codétenus juifs par un SS impertinent. Qui plus est, il trouve injuste le fait de courber l'échine devant un jeune nazi qui projette exterminer tous les Juifs du camp enneigé dans lequel il reste interné. Le narrateur de Wiesel rapporte :

“ Vous devez savoir que je suis officier nazi. Un officier du troisième Reich suit la voie de son Führer : il tient ses promesses”. Après il a abattu trois Juifs de sang- froid.

Et à Itzik de dire : ces nazis verront aujourd'hui comment un Juif se venge. L'occasion se présente quelques semaines plus tard. Le commandant homicide Bártoldy fut déchiqueté par un obus [lancé par un Juif] et l'officier qui le remplaça, un jeune Nyilas insolent et haineux annonça aux Juifs (...) qu'aucun d'eux ne quittera vivant ce camp enneigé.³²

Ayant à cœur les paroles meurtrières du jeune SS, Itzik trame un complot avec David afin que cet " insolent et haineux " protagoniste antisémite soit abattu le même jour. Et c'est David qui concrétise l'opération :

David l'assomma d'un coup de bouteille sur le crâne. Il n'alla nulle part, ou plutôt loin, très loin dans la mort. L'effroi se lisait sur les visages juifs.³³

³⁰ Marguerite Duras, *La douleur*, P.O.L., Paris, 1985, pp. 129, 131.

³¹ Élie Wiesel, *L'Oublié*, op. cit., p. 194.

³² Ibidem, pp.161, 162.

³³ Ibidem, p.163.

Coléreux d'apprendre la mort d'un des leurs, moult nazis se concertent pour le venger. Malheureusement, leur tentative échoue, car un éminent juif, très sémillant quant à l'usage des armes à feu, les voue à la mort :

Elhanan Rosenbaum par une vengeance tira et tua un groupe d'Allemands près d'un ghetto avant de vociférer : "Ça c'est pour tous les Juifs que vous avez persécutés, humiliés, affamés, assassinés..."³⁴

Par ailleurs, n'étant pas dupe que " le jeune Nyilas " tué par David avec la complicité d'Itzik a une femme qui habite l'immeuble réservé aux familles SS du camp, Malkiel Rosenbaum va lui infliger une drastique correction pour afficher son amère vengeance. D'un air gourmé, il lui dit avant de la molester :

Madame, un officier Nyilas...Zoltan, vous vous souvenez de son nom ? Vous vous rappelez son uniforme ? Son arme ? Son fouet ? Vous les avez vraiment oubliés ? Il détestait les Juifs, les pourchassait. Le saviez-vous ? Il les traquait, les battait, les tourmentait. N'est-ce pas, madame, que votre mari tuait les Juifs ?

Sur un ton saccadé, coupant, Malkiel lui assène coup après coup, pour lui faire mal, pour la torturer.³⁵

Les Bienveillantes souligne en somme un acte de vengeance juive dans un camp d'extermination sanctionné par un bain de sang :

Dans le camp, un peloton (...) fusilla trois cents Juifs (...) et dans l'après-midi on trouva dix soldats allemands affreusement mutilés. Ils étaient ligotés et on leur a coupé le nez, les oreilles, la langue et les parties génitales. Le Sonderkommando Vogt a toisé ces corps avec un visage cireux et vociféra : "Ce sont les Juifs qui ont fait ça. Quelle merde !" ³⁶

Dans le corpus, certains personnages juifs n'ont point de possibilité de se venger dans les camps. Ils craignent probablement les retombées immédiates que peuvent occasionner leurs agissements. Toutefois, loin de lâcher prise ou d'abandonner la partie, ils manifestent leur attitude vengeresse au sortir de la Shoah en cherchant soigneusement les anciens ou les néo-nazis pour les abattre.

II-3 – La vengeance après les camps

Ce visage ultime de la revanche des Juifs envers leurs ex-bourreaux est le thème principal de *Noir Tango*. Dans ce roman où Deforges redonne vie aux mêmes personnages de sa trilogie *La Bicyclette bleue*, Sarah Mulstein apparaît comme

³⁴ Ibidem, p. 180.

³⁵ Ibidem, p. 291.

³⁶ Jonathan Littell, *Les Bienveillantes*, op. cit., p. 40.

l'archétype de l'héroïne de la vengeance juive de la période post-Shoah. En effet, comme le montre la diégèse de ce chef-d'œuvre, les souffrances et les humiliations connues au camp de Ravensbrück ont fait de cette Juive sensible un être amplement habité par la haine et le désir de vengeance.

Dès lors, elle convainc d'autres Juifs, notamment François Tavernier, d'épouser sa cause et de s'adjoindre au réseau de "vengeurs" qu'elle a constitué. Leur mission est difficile et risquée : traquer et exécuter les nazis partout où ils se trouvent. Cette chasse à l'homme les conduit en Argentine et dans bien d'autres pays où les milieux péronistes facilitent l'insertion des criminels de guerre dans la société.

Pour Sarah et sa troupe, l'objectif est fort clair : la vengeance après les camps. Leur rêve est identique à celui de Jerzy dans *Ces Enfants d'ailleurs* :

Je veux venger mes frères juifs et je me fous de la langue et de la religion du nazi. Je veux tuer les Allemands. Je serai satisfait même si je n'en descendais qu'un seul. Je veux en faire mourir un.³⁷

Le credo de ce "réseau de vengeurs" omniprésent dans *Noir Tango* s'harmonise avec cette déclaration de Lena, héroïne de Françoise Lalande dans *Daniel ou Israël*, qui soutient qu'« après Auschwitz, un Juif doit comprendre qu'il doit être dur, méfiant et agressif vis-à-vis des antisémites »³⁸. En outre, il faut impérativement tuer tous les ex-hitlériens du fait que, à la lumière de ce qu'admet un Juif vindicatif dans *Les Années sauvages* : « Un arbre est plus important que Hitler. »³⁹

C'est avec de telles idées xénophobes et antipangermanistes que Sarah et les siens, tous anciens déportés des camps de la mort, engagent leur combat contre quelques ex-nazis. Ils sont follement décidés de vaincre surtout qu'« ils avaient souffert [dans les camps] des mêmes angoisses, la haine les avait soutenus, du fond de l'épouvante, et ils s'étaient juré de vivre pour témoigner de l'horreur, pour se venger. Ce qu'ils avaient fait pour survivre, ils en éprouvaient de la honte et cette honte aussi méritait vengeance. Ils s'étaient tout dits et s'étaient reconnus. »⁴⁰

Tout en assumant pleinement le sang des nazis qui sera versé par sa troupe, Sarah avertit ainsi un Juif nouvellement enrôlé pour la même cause :

Rappelle-toi notre serment : nous en tuons autant que nous le pourrons et rien ni personne ne pourra nous écarter de notre route. Tu as juré sur la

³⁷ Arlette Cousture, *Ces Enfants d'ailleurs*, Albin Michel, Paris, 1994, p. 114.

³⁸ Françoise Lalande, *Daniel ou Israël*, Acropole, Paris, 1987, p. 92.

³⁹ Jean Carrière, *Les Années sauvages*, op. cit., p. 195.

⁴⁰ Régine Deforges, *Noir Tango (1945-1947)*, Ramsay, Paris, 1991, p. 144.

mémoire de tes parents, de tes sœurs...Tu as juré par leur mort [de les venger].⁴¹

Afin d'être fidèle au principe de l'attachement du roman concentrationnaire aux réalités sociales de son temps, Deforges met aux côtés du personnage de Sarah celui du plus grand vengeur des criminels nazis d'après les camps : Simon Wiesenthal, déjà abondamment cité dans ce travail.

Wiesenthal est présenté dans *Noir Tango* comme le mentor et l'éminence grise de Sarah. Son rôle dans ce roman reflète ses errements dans la vie courante, particulièrement sa poursuite infaillible des ex-bourreaux des camps. Pour s'en convaincre, voici la première injonction qu'il donne à l'héroïne juive :

Les millions de morts juifs ne crient-ils pas vengeance ? Non, ils demandent justice. Ils demandent que leurs assassins soient jugés et condamnés. Ils demandent que leurs crimes soient dénoncés à la face du monde entier, ils nous commandent de ne jamais oublier, de faire que nos enfants et les enfants de nos enfants entretiennent à jamais leurs mémoires afin que pareille chose ne se reproduise pas dans vingt ans, dans cent ans...⁴²

Émue par ces propos, Sarah réplique à Wiesenthal :

Monsieur, je vous admire (...) Je sais que je ne pourrai vivre si je ne me venge pas non seulement du mal que l'on m'a fait mais de celui fait aux autres. Je sais que vous avez des listes de criminels, de témoignages que vous avez transmis à Nuremberg⁴³ pour la préparation du procès. Moi, ce que je vous demande, ce sont les noms de ceux de Ravensbrück.⁴⁴

C'est une nouvelle fois le tour de Wiesenthal de s'exprimer :

Ces noms sont entre les mains des autorités alliées. Ces gens seront jugés et punis en fonction de leurs crimes. Vous n'êtes pas la première et vous ne serez pas la dernière à venir me faire cette demande. Nous les victimes, nous devons accepter de déléguer notre volonté de vengeance aux tribunaux et de respecter leur jugement quel qu'il soit. Nous, Juifs, ne nous comportons pas comme les nazis qui ont tué des hommes parce qu'ils pensaient en avoir le droit. En les tuant sans jugement, vous agiriez comme eux.⁴⁵

⁴¹ Ibidem, p. 291.

⁴² Ibidem, p. 55.

⁴³ Cf. ses ouvrages : *Les Assassins sont parmi nous* ; *Justice n'est pas vengeance*.

⁴⁴ Régine Deforges, *Noir Tango*, op.cit., p. 57.

⁴⁵ Ibidem, p. 57.

Sarah proteste et exprime son désir immédiat de vengeance :

Non ! jamais je ne croirai cela ! Jamais ! Je ne peux pas vous suivre. Je ne peux pas attendre sinon ils se fondront dans la masse "innocente". J'ai vu il y a quelques jours deux des montres de Ravensbrück en uniforme de la Croix-Rouge. Je vous jure que je vais mettre tout en œuvre pour les retrouver et les tuer car seule la mort peut empêcher cette vermine-là de propager l'épidémie nazie.⁴⁶

Jusqu'à la fin de leur entretien, les deux personnages n'aboutissent point à une même conclusion :

- Wiesenthal : En vous vengeant par la violence vous n'en retirerez que de nouvelles souffrances.

-Sarah : Qu'importe. J'ai perdu mon âme là-bas. Vous, vous avez toujours la vôtre...

C'est toute la différence.⁴⁷

L'imbroglia qui met un terme à la conversation entre les deux personnages juifs, tous deux rescapés in extremis des camps nazis, n'est pas ex nihilo. Régine Deforges veut faire comprendre probablement que la vengeance mise en relief dans son chef-d'œuvre n'est pas celle qui fait appel aux tribunaux comme le veut Wiesenthal – et c'est ce qu'il a prôné au sortir de la Shoah ; mais une revanche directe, c'est-à-dire celle à partir de laquelle le sang devrait couler à l'immédiat, une vengeance qui ne "doit pas attendre" pour reprendre Sarah. En effet, les agissements ultérieurs des protagonistes juifs, "les vengeurs", corroborent nos déclarations. Les propos suivants d'un personnage de *Noir Tango* mettent à nu leur colère vengeresse des plus noires :

Tous s'étaient enrôlés pour venger leurs frères et attendaient avec impatience le moment d'aller en Allemagne avec les armées d'occupation ; là, ils violeraient, ils incendieraient, ils anéantiraient villes et villages pour que les survivants se souviennent que le peuple juif n'était pas un peuple à oublier ses martyrs et que le temps de la vengeance impitoyable était venu.⁴⁸

Tous ces vengeurs juifs d'après les camps ont pour objectif majeur, selon Sarah, « la traque des criminels de guerre nazis en fuite »⁴⁹ et pour commandement les prescriptions ci-après :

« Souviens-toi de tes six millions de frères massacrés ;

Hais pour toujours les bourreaux de ton peuple ;

⁴⁶ Ibidem, p. 57.

⁴⁷ Ibidem, p. 57.

⁴⁸ Ibidem, p. 70.

⁴⁹ Ibidem, p. 70.

Souviens-toi que tu es chargé d'une mission par un peuple combattant ;
Souviens-toi que la Brigade juive combattante est en Allemagne une force
d'occupation juive ; (...)

Ton devoir est : dévotion, fidélité et amour envers les rescapés de la mort,
les rescapés des camps. »⁵⁰

Comme l'explique *Écriture de l'histoire et identité juive*, la culture mémorielle juive accorde au souvenir de la persécution une place prépondérante et déterminante. Elle fait de la vengeance une figure valorisante de son identité. Deutéronome 25:17-19 est une injonction de Jéhovah au peuple juif (d'autrefois, de l'ère nazie et d'aujourd'hui) de garder le souvenir du tort qui lui a été fait par ses ennemis et de se venger au moment opportun. Ces versets bibliques se lisent de la sorte dans *La Traduction du Monde Nouveau* : « Rappelle-toi ce que t'a fait Amaleq quand vous étiez en chemin à votre sortie d'Égypte, comment il t'a rencontré sur le chemin et s'est mis à t'attaquer, sur tes arrières, tous ceux qui traînaient derrière toi, alors que tu étais épuisé et las ; et il n'a pas craint Dieu. Et voici ce qui devra arriver : lorsque Jéhovah ton Dieu t'aura procuré le repos du côté de tous tes ennemis d'alentour, dans le pays que Jéhovah ton Dieu te donne en héritage pour en prendre possession, il faudra que tu effaces la mention d'Amaleq de dessous les cieux. **Il ne faut pas que tu oublies.** »⁵¹

Chez les Juifs, l'anamnèse de la souffrance est avant tout un acte d'affirmation identitaire. Elle leur permet de réprimer leur peur, de maçonner leur lâcheté et de s'attaquer véhémentement à leurs oppresseurs. Voilà pourquoi, pendant le Moyen Âge, les communautés juives consignaient dans les livres de souvenirs – appelés alors *Memorbücher* – les dates des persécutions et les noms des victimes. Cette pratique était l'expression du souci religieux et identitaire d'honorer les morts et le cas échéant de les venger. Cette attitude n'a pas disparu pendant et après la Shoah. Dans un contexte par ailleurs sécularisé, le souvenir de la souffrance est la perpétuation d'une pratique identitaire ancienne.

Grosso modo, "les vengeurs juifs" massacrent beaucoup d'anciens nazis entre 1945 et 1947. Ils accomplissent avec détermination la mission consistant à venger leurs frères morts pendant le règne hitlérien. En effet, comme l'avoue un personnage secondaire, « dans les semaines qui suivirent leur invasion au sein de l'Allemagne, il y a eu de façon ininterrompue les disparitions de hauts dignitaires nazis, d'officiers SS et chefs de la Gestapo dont on retrouvait quelquefois les cadavres. »⁵²

⁵⁰ Ibidem, pp. 70, 71.

⁵¹ Delphine Bechtel et al., *Écriture de l'histoire et identité juive*, Gallimard, Paris, 2001, p. 201.

⁵² Régine Deforges, *Noir Tango*, op.cit., p.72.

Ces vengeurs travaillant sous la houlette de Sarah recourent à d'odieuses techniques pour exterminer les anciens nazis. D'aucuns, comme Amos, sont tristement renommés quand il s'agit de les empoisonner :

En avril [1946], Amos a empoisonné le pain destiné aux trente-six mille SS prisonniers dans un camp près de Nuremberg. Deux mille boules de pain sur les quatorze mille prévues furent empoisonnées à l'arsenic ; un millier de SS moururent.⁵³

Un autre vengeur projette même, avec l'aide de Sarah, « d'empoisonner les réservoirs d'eau de grandes villes allemandes comme Nuremberg, Hambourg ou Francfort, et d'incendier Munich ou Stuttgart. »⁵⁴ Mais, il s'abstient de le faire et emboîte le pas à Uri Ben Zohar – l'une des autorités de la troupe – avec qui « ils exécutent des nazis en Allemagne et en Italie. »⁵⁵

De façon collégiale, tous les vengeurs justifient ainsi leurs errements :

Nous, nous pensons qu'Israël ne peut pas exister si ses millions d'enfants, morts sans sépulture, ne sont pas vengés. Voilà pourquoi, nous (...) allons traquer les nazis, où qu'ils se trouvent dans le monde, et les tuer. »⁵⁶

S'il est tangible que l'objectif des vengeurs c'est avant tout la traque de tous les criminels nazis ; a contrario, leur présidente Sarah Mulstein – relativement à ce qu'elle a dit à Simon Wiesenthal à la page 57 du roman de Deforges – a pour premiers ennemis les ex-nazis de Ravensbrück, notamment les blockowa Rosa Schaeffer et Ingrid Sauter. Comme par enchantement et après d'innombrables vaines tentatives de recherche, Sarah est informée par Amos que les deux homicides habitent Lyon :

Elles s'étaient faufilees dans les rangs de la Croix-Rouge (...) sur le quai d'une gare en compagnie de petits orphelins. Elles sont actuellement à Lyon, dans un couvent de religieuses (...) Il nous faut les arrêter et les exécuter.⁵⁷

L'amour de la revanche conduit Sarah, accompagnée par sa sœur aînée Léa et François Tavernier, à Lyon. L'héroïne de *Noir Tango* ne tarde pas à rencontrer sa pire ennemie. Les deux antagonistes règlent leurs comptes à coup de mitraillette. L'ex-nazie ne survit pas à ses blessures et se fait indécatement abattre pour le plus grand bonheur de la Juive, comme le révèle ci-après un témoin de ce combat de géantes :

Sarah sourit et c'était terrifiant. Rosa souriait également et c'était horrible...folles, elles étaient folles...Sarah lâcha une rafale de mitraillette qui pulvérisa la jambe droite de son ennemie...le sourire sinistre disparut...Sarah

⁵³ Ibidem, p. 119.

⁵⁴ Ibidem, p. 119.

⁵⁵ Ibidem, p. 119.

⁵⁶ Ibidem, p. 119.

⁵⁷ Ibidem, pp. 123, 124.

riait en tirant sur l'autre jambe...l'Allemande ne criait pas...sur le dos, elle ressemblait à un insecte mutilé

Maintenant, tu es à moi, cracha Sarah.

Va te faire foutre, putain !

Comme à Ravensbrück, ça va durer longtemps. Rappelle-toi... Une rafale arracha la main gauche, puis la main droite...Sarah riait, un air de bonheur répandu sur son visage redevenu lisse et beau...il y avait du sang partout...Sarah en était toute éclaboussée...elle riait... elle jeta la mitraillette inutile...et tira de la poche de sa robe un couteau dont elle fit jaillir la lame...se penchait vers l'insecte mutilé...se mit à califourchon sur sa proie...un hurlement jaillit de la carcasse sanglante...un coup de feu claqua...⁵⁸

- Non...elle est à moi !

D'une balle entre les deux yeux, Tavernier venait d'abattre Rosa Schaeffer.⁵⁹

Le dernier livre du long cycle romanesque de Deforges, principalement *Et Quand viendra la fin du voyage...*, aborde davantage le thème de la vengeance des Juifs contre les nazis après les camps. Dans ce roman, les protagonistes principaux restent François Tavernier et Léa Mulstein (sœur aînée de Sarah Mulstein). En 1966, le Général de Gaulle, chef de l'État français, charge ces deux personnages d'une mission aussi secrète que délicate : se rendre en Bolivie où Klaus Barbie, grand criminel de guerre nazi, a trouvé refuge. Là, avec l'appui de Dominique Ponchardier, ambassadeur de France à la Paz, ils devront obtenir l'extradition de ce tortionnaire ; à défaut, ils l'enlèveront voire le tueront.

Tavernier et Léa ont réussi avec finesse leur mission vengeresse « en bousillant ce salaud, cet hitlérien de la pire espèce, ce nazi comme il y en avait beaucoup d'autres planqués [hors de l'Allemagne]. »⁶⁰ Un peu plus tard, Tavernier confie à certains vengeurs antinazis nouvellement associés à lui et à Léa que « nous sommes un certain nombre de camarades, juifs pour la plupart, à nous charger d'exécuter discrètement d'anciens nazis (...) Vous êtes membres d'un réseau de Vengeurs. »⁶¹

Ce roman de Deforges de par son titre montre que Tavernier, Léa et leur réseau de Vengeurs ont pleinement accompli leur mission ayant trait à l'élimination de tous les ex-nazis où qu'ils se trouvaient. En effet, le titre *Et Quand viendra la fin du voyage...*

⁵⁸ Les différents points de suspension sont ceux du texte lui-même.

⁵⁹ Ibidem, pp. 361, 362.

⁶⁰ Régine Deforges, *Et Quand viendra la fin du voyage... (1964-1967)*, Fayard, Paris, 2007, p.148.

⁶¹ Ibidem, pp. 149, 152.

est une reprise des paroles d'Ernesto Che Guevara prononcées en 1956 alors que ses acolytes et lui traquaient les proaméricains vivant encore à Cuba :

Et quand viendra la fin du voyage,
la salubre opération contre le tyran,
à tes côtés, espérant la dernière bataille,
nous serons là.
Et si le fer vient interrompre notre voyage,
nous demanderons un suaire de larmes cubaines,
pour couvrir les os de nos guérilleros
emmenés par le courant de l'histoire américaine.⁶²

Au regard de tout ce qui précède, une question demeure : pourquoi les Juifs sont-ils obsédés par un fort désir de vengeance ? Pour la narratrice de *La Dernière colline (1950-1954)*, c'est afin « de préserver l'humanité du retour de ces horreurs et de garantir l'avenir de l'être humain contre les massacres, les asservissements, les dégradations, les avilissements et les misères dont les puissances de proie et de mal pourraient encore essayer de les menacer, comme l'avait fait l'abominable entreprise nazie. »⁶³

Après cette longue exploration de *Noir Tango* et de *Et Quand viendra la fin du voyage*..., nous trouvons judicieux de clore la rubrique relative à "la vengeance des Juifs après les camps" par le récit suivant raconté par un rescapé de la Shoah des *Amis de jeunesse*, Clément Lanthier :

Un de mes souvenirs d'Allemagne les plus atroces se place après que les Américains nous eurent libérés. C'était à Schwerin. Nous étions logés dans une caserne. L'un de nous reconnu un S.S. de notre camp, déguisé en détenu. Alors ...alors, nous nous en sommes emparés (...) Nous l'avons fait courir, sauter, ramper. Puis la séance s'est poursuivie en jeu de punching-ball : la tête du S.S. tenait lieu de ballon. Ça n'a pris fin que lorsque le salaud a cessé de vivre. Quelques-uns d'entre nous ont piétiné le cadavre. Ils écrasaient toute la souffrance et toutes les humiliations qu'ils avaient subies.⁶⁴

Comme le dit Henri Goldman dans *Oublier Jérusalem ?...*, « les anciens "génocidés" seraient devenus les nouveaux génocidaires, les anciennes victimes (du racisme, des

⁶² Régine Deforges, *Et Quand viendra la fin du voyage*..., op. cit., prologue.

⁶³ Régine Deforges, *La Dernière colline (1950-1954)*, Fayard, Paris, 1996, pp. 96, 97.

⁶⁴ Jacques Brenner, *Les Amis de jeunesse*, Grasset et Fasquelle, Paris, 1984, p. 194.

pogroms, de la violence d'État) seraient devenus, exactement dans les mêmes catégories, des bourreaux. »⁶⁵

En définitive, pour des raisons de valorisation, d'affirmation et de restauration identitaire, les Juifs se sont mis à l'école de la haine, de la révolte et de la vengeance afin de ne pas être d'éternels souffre-douleur sur qui pleuvent quotidiennement, hebdomadairement, mensuellement et annuellement les coups de poing, de coude, de tête, de pied et de feu des antisémites en général puis des nazis en particulier. Ces stratagèmes ont permis à ces victimes de naguère de repousser, de démasquer, d'humilier, de vaincre et d'exécuter leurs ex-tortionnaires. Cependant, étant donné que tout conflit a souvent des conséquences tragiques, celui opposant déportés juifs et antisémites hitlériens n'échappe pas à cette sorte de règle d'or.

II-4- Conséquences de la révolte et de la vengeance

Un des aspects les plus atroces de la revanche des Juifs contre les nazis est la riposte de ces derniers toujours plus violente : arrestations arbitraires, raids de représailles, tortures, meurtres...Où, dans le corpus, il n'est pas exclu que les mauvais traitements que les Juifs infligent en guise de révolte et de vengeance aux antisémites reviennent sur leurs têtes.

Parmi ces quelques récits terrifiants des retentissements du comportement vengeur des Juifs, retombées non toujours exemptes de complaisance dans l'horreur et l'horrible, nous avons préféré commencer par un fait fort connu de tous les juifs contemporains. Cette histoire dont le réalisme dépouillé est sans doute plus proche de la vérité, est simultanément reprise dans *Adieu Volodia* et *Un mois de juin comme on les aimait* : il s'agit de l'épisode ayant occasionné " la Nuit de cristal ".

Dans le premier roman cité, c'est-à-dire celui de Simone Signoret, un personnage met en relief cet acte de vengeance d'une part et ses malheureuses suites, de l'autre :

On était en novembre (...), le 10 novembre 1938, et M. Ernst van Rath venait de mourir. Il était troisième conseiller à l'ambassade d'Allemagne à Paris. Et s'il était mort dans la nuit du 9 au 10 novembre, c'est que dans la matinée du 7, un jeune homme l'avait atteint de deux balles de revolver. Ce jeune homme s'appelait Hershel Grynszpan, il était de nationalité polonaise, de confession israélite, et il avait dix-sept ans (...).

Sur tout le territoire Allemand, depuis la confirmation du décès de M. van Rath, on avait déjà dénombré neuf incendies de synagogues, tous déclenchés dans la nuit du 9 au 10 novembre, en même temps qu'avait commencé la destruction systématique de toutes les vitrines de commerces tenus par (...) les

⁶⁵ Henri Goldman, Oublier Jérusalem ? Une approche d'Israël, du sionisme et de l'identité juive, Gallimard, Paris, 1998, p. 77.

israélites (...) A quelques heures du 11 novembre, les fracas des vitres qui volent en éclats est tel que les passants ont du mal à s'entendre parler entre eux dans les rues des villes du Reich. Et à force de marcher sur des débris de vitres, la population Allemande a trouvé un nom de baptême pour les convulsions de colère "spontanées" de cette nuit : "die Krystall Nacht", en français "Nuit de cristal".⁶⁶

Le héros de Jean Ferniot dans *Un Mois de juin comme on les aimait* explique sommairement le même épisode en ces termes :

Soudain c'est l'horreur. Le 7 novembre, à Paris, un jeune Juif polonais, Herschel Grynszpan, abat un diplomate allemand qui meurt deux jours plus tard. Dans toute l'Allemagne, les nazis se déchaînent : on assassine des Juifs, on pille leurs boutiques, on incendie des synagogues. C'est un déferlement de haine, de violence, de crimes fous : la "Nuit de cristal".⁶⁷

Si cette action de vengeance juive perpétrée hors des camps occasionne une réplique farouche des nazis, il en est autant de celle faite dans les camps. Par exemple, dans *Voyez comme on danse*, « un jeune juif de 15 ans est pendu par une bande de S.S. pour avoir blessé un gardien S.S. »⁶⁸

Karl, un des personnages secondaires de *Histoire d'une vie* se fait fusiller après avoir étranglé par vengeance un nazi roumain qui voulait molester un détenu juif sourd. Voici ce que raconte à ce propos le narrateur de ce roman :

Au ghetto, un officier roumain se jeta sans raison apparente sur un jeune juif sourd. Karl alla lui demander de le laisser tranquille. L'officier le frappa également. Karl tituba et tomba, mais il recouvra rapidement ses esprits, saisit l'officier à la gorge et l'étrangla. Il fut arrêté et fusillé la nuit même.⁶⁹

Même Sarah Mulstein, héroïne de *Noir Tango*, a dû perdre la vie au camp pour femme de Ravensbrück lors de son premier mouvement de rébellion et de vengeance devant son éternelle rivale, Rosa Schaeffer. L'extrait ci-après atteste que répliquer la violence par la violence n'est pas toujours la voie de la sagesse :

Sarah l'avait saisie à la gorge, et avec une force décuplée par la haine qui la brûlait, tentait de l'étrangler. Les cris de la jeune déportée avaient alerté les Kapos. Il n'en avait pas fallu moins de trois pour lui faire lâcher prise. Toussant, crachant, le cou barré d'une marque rouge où perlait un peu de sang, le docteur Schaeffer essayait de reprendre son souffle (...) Ayant recouvré ses

⁶⁶ Simone Signoret, *Adieu Volodia*, op. cit., pp.490, 525.

⁶⁷ Jean Ferniot, *Un mois de juin comme on les aimait*, Grasset et Fasquelle, Paris, 1986, p.152.

⁶⁸ Jean d'Ormesson, *Voyez comme on danse*, Robert Laffont, Paris, 2001, p. 272.

⁶⁹ Aharon Appelfeld, *Histoire d'une vie*, Le seuil, Paris, 2004, p.79.

esprits et son souffle, le médecin s'était acharné à coups de pieds sur le corps inerte de Sarah. Sans doute l'aurait-elle tuée si une des Kapos n'avait dit :

–“Laissez, docteur, elle pourra servir à vos expériences”. Alors pour Sarah commença une longue descente dans l'horreur.⁷⁰

D'un autre côté, la saga de la revanche des Juifs compte quelques épisodes horribles qui révèlent les remords de conscience des vengeurs qui finissent par mettre un terme à leur vie. Pour ne prendre que le cas de Sarah Mulstein, après avoir abattu Rosa Schaeffer, elle perd journellement le sommeil, est toujours angoissée et se tue. Avant d'arriver à ce stade lugubre, elle avoue :

J'ai compris que la vengeance n'apportait pas la paix mais un dégoût de soi (...) je n'ai plus le désir d'y participer. Non que je l'aie assouvie, mais aucune vengeance ne pourra réparer le mal qui a été fait (...)⁷¹

Cette sorte de mea-culpa fait par Sarah, bien qu'il rappelle les propos de Claude Vigée selon lesquels « dans chaque âme juive persiste le rêve de miséricorde universelle dont on se rapproche peut-être à travers tous les maux de l'Histoire »⁷², montre surtout à quel point il est important de toujours combattre l'obsession de l'esprit vindicatif et vengeresse.

Au sortir de l'analyse du long sous-chapitre consacré à la révolte et à la vengeance des Juifs avant, dans et après les camps, cette réflexion d'un protagoniste des *Démons de la cour de Rohan* semble opportunément adéquate pour servir de conclusion :

Pour le reste, sur le fond, les juifs doivent-ils manifester ou non leur reconnaissance, expulser ou non de leur vie tous ceux qui leur ont fait du mal pendant la [Shoah] ? Je vous avoue que c'est une question compliquée que je laisse aux juifs eux même le soin de résoudre, le problème, c'est que, devant l'histoire, ils figurent comme les toutes premières victimes de l'intolérance ; de l'obscurantisme, de la barbarie, que pour ce motif, leur comportement, leurs positions (...), ont plus de conséquences que ceux des autres citoyens.⁷³

Conclusion

Tout au long de l'examen du sous-chapitre “Révolte et vengeance” des Juifs, nous avons vu des hommes prisonniers opprimés, humiliés, se dresser enfin contre la puissance nazie. Malgré quelques exploits, leur combat ne pouvait être que négatif,

⁷⁰ Régine Deforges, *Noir Tango*, op. cit., p.28.

⁷¹ Ibidem, p. 370.

⁷² Claude Vigée, cité dans *Le Magazine littéraire* “Du Livre aux livres : les juifs et la littérature”, op. cit., p.71.

⁷³ René-Victor Pilhes, *Les Démons de la cour de Rohan*, op. cit., p.394.

destructeur comme l'est toute bagarre mieux tout affrontement de libération dans sa phase initiale.

Vu sous cet angle, moult Juifs s'humilient et estiment de bon aloi, aller au-delà des soulèvements et des représailles. Ils prônent à l'unisson le fait que l'on ne construit pas sur le sang. Ils semblent comme comprendre cette mise en garde du héros d'Anatole France *Monsieur Bergeret à Paris* :

« Tu admises la force brutale parce que tu
crois qu'elle est la force souveraine,
et que tu ne sais pas qu'elle se dévore elle-même,
tu ne sais pas que ceux-là même qui honorent
leur patrie [par la vengeance] ont souffert
la prison, l'exil ou la tombe,
tu ne sais pas. »⁷⁴

Bibliographie

- Abécassis, Eliette, *L'Or et la cendre*, Ramsay, Paris, 1997, 379 pages.
Appelfeld, Aharon, *Histoire d'une vie*, Le seuil, Paris, 2004, 214 pages.
Bermant, Chaim, *Le Patriarche*, Balland, Paris, 1982, 451 pages.
Brenner, Jacques, *Les Amis de jeunesse*, Grasset et Fasquelle, Paris, 1984, 246 pages.
Carrière, Jean, *Les Années sauvages*, Robert Laffont, Paris, 1986, 381 pages.
Castillo, Michel del, *La Gloire de Dina*, Le Seuil, Paris, 1984, 403 pages.
Castillo, Michel del, *Le Démon de l'oubli*, Le Seuil, Paris, 1987, 396 Pages.
Cousture, Arlette, *Ces Enfants d'ailleurs*, Albin Michel, Paris, 1994, 564 pages.
Deforges, Régine, *Noir Tango (1945-1947)*, Ramsay, Paris, 1991, 373 pages.
Deforges, Régine, *La Dernière colline (1950-1954)*, Fayard, Paris, 1996, 475 pages.
Deforges, Régine, *Et Quand viendra la fin du voyage... (1964-1967)*, Fayard, Paris, 2007, 482 pages.
Duras, Marguerite, *La douleur*, P.O.L., Paris, 1985, 208 pages.
Ferniot, Jean, *Un mois de juin comme on les aimait*, Grasset et Fasquelle, Paris, 1986, 343 pages.
Joffo, Joseph, *Simon et l'enfant*, Jean-Claude Lattès, Paris, 1985, 242 pages.

⁷⁴ Anatole France, cité par Tchichellé Tchivéla in *L'Exil ou la tombe*, 1986, Dakar, Présence Africaine, prologue.

Lalande, Françoise, *Daniel ou Israël*, Acropole, Paris, 1987, 200 pages.

Lanzmann, Jacques, *Le Voleur de hasards*, Jean-Claude Lattès, Paris, 1992, 311 pages.

Littell, Jonathan, *Les Bienveillantes*, Gallimard, Paris, 2006, 903 pages.

Nobécourt, Lorette, *Horsita*, Grasset et Fasquelle, Paris, 1999, 246 pages.

Ormesson, Jean d', *Voyez comme on danse*, Robert Laffont, Paris, 2001, 389 pages.

Pilhes, René-Victor, *Les Démons de la cour de Rohan*, Albin Michel, Paris, 1987, 435 pages.

Rybakov, Anatoli, *Sable lourd*, Arthème Fayard, Paris, 1988, 369 pages.

Sabatier, Robert, *La Souris verte*, Albin Michel, Paris, 1990, 245 pages.

Signoret, Simone, *Adieu Volodia*, Fayard, Paris, 1985, 605 pages.

Swennen, René, *Les Trois frères*, Grasset et Fasquelle, Paris, 1987, 265 pages.

Wiesel, Élie, *Le Cinquième Fils*, Grasset et Fasquelle, Paris, 1983, 230 pages.

Wiesel, Élie, *L'Oublié*, Le Seuil, Paris, 1989, 318 pages.